

Catherine Mavrikakis

# « Dire la vérité, il ne faudrait pas ! »

D'un livre au suivant comme dans la vie, l'écrivaine québécoise aime ne pas être identifiable, être ailleurs. « L'Annexe » en témoigne excellemment

FLORENCE BOUCHY

Il avait beau pleuvoir à Paris ce jour-là, début mars, et l'on avait beau être un peu gênée d'expliquer à Catherine Mavrikakis, arrivée de Montréal, qu'on n'allait pas lui serrer la main – l'évocation des dangers d'un virus constitue rarement une bonne entrée en matière, même avec une écrivaine dont le précédent roman, *Oscar de profundis* (Sabine Wespieser, 2016), imagine qu'une épidémie mortelle ravage la ville –, c'est dans un grand éclat de rire que la rencontre s'est conclue. « Arrêtons-là ! », lance l'écrivaine venue parler de *L'Annexe*, mise face à quelques-unes de ses contradictions. Si je continue, je vais peut-être commencer à dire la vérité, il ne faudrait pas ! »

Plus que tout, Catherine Mavrikakis redoute d'être enfermée dans une case et

« J'ai l'impression de toujours me transformer dans l'écriture, même si les thématiques sont semblables d'un roman à l'autre »

réduite à une identité fixe. Et si elle fait confiance à la littérature, c'est avant tout parce qu'elle permet à chacun d'élaborer d'autres récits de soi que ceux par lesquels on tend à se croire limité. « J'aime beaucoup Marguerite Duras, confie-t-elle, car quand elle parle de son enfance, ce n'est jamais la même chose, elle ment, on a

## Parcours

**1961** Catherine Mavrikakis naît à Chicago.

**2000** *Deuils cannibales et mélancoliques* paraît au Québec.

**2016** *Oscar de profundis* (Sabine Wespieser).

*l'impression qu'elle se réinvente constamment. A chaque fois que l'on raconte une histoire, ou son histoire, on peut réinventer autre chose. C'est un formidable pouvoir sur la vie, et un exercice de liberté.*

Prenons donc pour argent comptant ce que la romancière nous a dit d'elle ce jour-là, dans les bureaux de son éditrice française, Sabine Wespieser. Et qu'importe si ce récit varie et se contredit. Il reflète l'écrivaine qu'elle est aujourd'hui, et éclaire certains aspects de son nouveau roman. L'héroïne de *L'Annexe* est en effet une espionne dont le talent réside dans sa capacité à savoir « effacer toute trace de soi très vite » et à se « créer une identité » qui n'est pas la sienne. Elle ne trouve rien si terrible que d'avoir « un lieu à soi », un « chez-soi », car on « finit toujours par y étouffer ».

Ce que reprendrait volontiers à son compte Catherine Mavrikakis. « J'adore être ailleurs, dit-elle, être dans les chambres d'hôtel, dans les appartements qui ne

sont pas les miens, les endroits les plus anonymes. Dès que j'ai l'impression que les lieux me ressemblent, cela m'ennuie. J'ai envie que les choses me résistent et qu'elles me fassent découvrir des univers qui ne sont pas les miens. » A Montréal, où elle habite, elle déménage d'ailleurs à intervalles réguliers, volontairement. « Aujourd'hui, précise-t-elle, j'habite dans le quartier anglophone, ce qui me donne un peu l'impression de vivre une autre vie. » De manière générale, Montréal est, selon elle, une ville où l'on peut « se réinventer ». « J'aime bien cette ville, car je peux y être nulle part. C'est un lieu qu'on peut investir comme on veut, on y sent moins le poids de l'histoire qu'à Paris, ou en Europe. Je vis à Montréal, mais je peux jouer avec la ville, la mettre à distance. » Elle ne se sent pas pour autant canadienne, ni même vraiment québécoise, préférant se dire « un peu mélangée ».

Née à Chicago plus ou moins par hasard, d'une mère française, normande, arrivée à Montréal en 1957, et d'un père grec de l'histoire familiale duquel elle sait peu de chose, si ce n'est qu'il a grandi en Algérie et qu'il a émigré au Québec en 1957, lui aussi, l'écrivaine trouve plaisant de « ne pas être américaine, ne pas être française, ne pas être grecque ». Elle ajoute : « A Montréal, je ne suis pas vraiment identifiable non plus. J'aime me sentir en décalage par rapport au lieu où je suis. Mais, évidemment, cela m'a pris du temps d'aimer ça, le décalage. Quand j'étais plus jeune, j'en souffrais beaucoup, j'avais l'impression que mes parents étaient incapables de s'intégrer, et cela me faisait beaucoup de peine de ne pouvoir être du Québec, d'avoir le sentiment d'être nulle part. »

Aujourd'hui, grâce à l'analyse qu'elle a menée plus jeune, grâce à la lecture et à l'écriture des romans qu'elle publie depuis 2000 et qui lui valent une belle reconnaissance, l'universitaire, spécialiste de littérature francophone, fait de cette situation « un tout autre récit ». Contrairement à bien des écrivains, dont la patte est si reconnaissable, Catherine Mavrikakis se voit d'ailleurs comme un caméléon, adaptant son style, d'un livre à l'autre, à ce qu'elle écrit. « J'ai l'impression de toujours me transformer dans l'écriture, même si les thématiques sont semblables d'un roman à l'autre. » Quoi de commun, en apparence, entre la fiction érudite et volontiers bavarde de *L'Annexe*,

## EXTRAIT

« Allongée sur les draps ce soir-là, dans ma nouvelle chambre, je pensais encore à Anne Frank. Ce qu'elle avait ressenti, la petite Anne, la première nuit dans *L'Annexe*, elle ne le décrit pas tout à fait. Elle préfère s'attacher aux faits, raconter son installation. (...) La première nuit, elle était certainement très fatiguée de sa journée. Cette fatigue-là, elle n'est pas inscrite dans le *Journal d'Anne Frank*, mais on la devine. Moi, je n'avais rien à ranger, aucun objet familier qui m'accueillait et dont je pouvais décider de l'emplacement. Je n'avais pas, comme Anne Frank, à regretter un appartement à moi que j'avais dû abandonner. Je n'avais pas de chat à pleurer, même pas un véritable amoureux, un Peter à regretter. (...) J'avais opté pour une sorte de sacerdoce et cela ne me paraissait même pas triste. Je ne regrettais rien. »

L'ANNEXE, PAGE 54

nourrie d'A la recherche du temps perdu ou du *Journal d'Anne Frank*, et la rage, féroce mais économe, de son premier livre, très autobiographique, *Deuils cannibales et mélancoliques*, que Sabine Wespieser a la bonne idée de publier en même temps (216 p., 19 €, numérique 12 €) ?

Stylistiquement, peu de choses. Mais dès son premier livre, écrit afin d'opposer aux nombreux deuils qui l'accablent une autre version de l'histoire, elle fait confiance à la narration pour élargir l'horizon des possibles, lutter contre les destins tout tracés et survivre aux plus grandes douleurs comme aux plus grandes menaces. Ainsi du *Journal d'Anne Frank*, découvert au collège, et jamais remis par la suite. « Ma mère m'avait beaucoup raconté la seconde guerre mondiale,

explique-t-elle, mais c'était une tout autre version, celle de la guerre en Normandie, dans une famille de marchands de tabac catholiques. Avec Anne Frank, j'ai eu l'impression d'avoir accès à la guerre autrement. En m'identifiant à cette adolescente souvent révoltée, j'avais l'impression d'avoir trouvé une amie, qui me confiait sa peur, mais aussi son espoir, ses sentiments et, surtout, qui m'indiquait la voie à suivre pour entretenir sa joie de vivre dans des conditions désespérantes. »

Comme son héroïne qui, entre deux missions, retourne inévitablement à *L'Annexe*, le lieu où la famille Frank vécut cachée à Amsterdam avant d'être déportée, Catherine Mavrikakis a visité six ou sept fois l'appartement transformé en musée. « La dernière fois, se souvient-elle, j'ai été un peu sidérée de voir la façon dont la jeune fille était devenue un monument, et son appartement un lieu touristique où l'on ne fait que passer. J'ai eu envie de la sortir de la statue qu'on a faite d'elle. Je suis retournée à son journal, à son écriture. Et j'ai écrit *L'Annexe* pour me rapprocher d'Anne Frank. »

Contrainte de disparaître, après une erreur mettant à mal sa couverture, l'espionne est exfiltrée par l'organisation qui l'emploie, et assignée à domicile, avec d'autres fuyards, dans un appartement discret, qu'elle suppose situé à Montréal. Peu encline à l'empathie à l'égard de ses compagnons d'infortune, elle imagine leurs vies et leurs caractères en faisant des personnages de romans. Le maître des lieux, Celestino, chargé de veiller sur la communauté, entre dans son jeu et le nourrit de ses propres références littéraires. Planche de salut dans ce temps et ce lieu où elle n'a rien à faire, la littérature devient aussi pour chacun l'occasion d'exercer son pouvoir sur l'autre. « Ce qui m'a plu, résume l'écrivaine, c'est sans doute de mettre en scène cette relation perverse entre les personnages, et de voir comment les rôles peuvent changer. De montrer que la psyché humaine, c'est souvent des rapports de forces, et que cela peut s'inverser, ou au moins se déplacer. Dans ce lieu clos, les rapports entre les gens sont presque théâtraux, c'est cathartique. » Et pourtant, précise-t-elle, « je n'aime pas du tout le théâtre ». Avant d'ajouter, sans sourcilier : « Je trouve ça fascinant, le théâtre. » Les deux affirmations sont sans doute aussi vraies l'une que l'autre. ■



Catherine Mavrikakis, à Paris, début mars 2020. BRUNO CHAROY/PASCO

## L'espionne qui avait des lettres

S'IL FALLAIT ENCORE DÉMONSTRER que le genre du roman d'espionnage est diablement efficace pour capter l'attention du lecteur et le prendre au piège narratif que lui tend l'auteur, *L'Annexe* en serait sans doute l'un des plus beaux exemples.

Alors même que le cœur du roman est une réflexion sur les pouvoirs de la littérature, qui pourrait paraître un peu austère, voire excluante, tant les références à la littérature mondiale sont nombreuses, la romancière québécoise déjoue toutes les préventions et conduit le lecteur à accepter de se confiner sans broncher avec une espionne inactive mais lettrée, laquelle ne cesse d'analyser les comportements de ses colocataires en les assimilant à des personnages de roman.

Alors qu'elle perd tous ses réflexes d'agente surentraînée, que sa forme physique décline et que sa vigilance s'étiolle, elle

s'en remet aux charmes de la littérature et aux discours de Celestino, un majordome fantasque qui prétend prendre soin de la petite communauté d'espions exfiltrés et mis à l'abri dans un appartement montréalais les temps de se faire oublier.

Mais si l'illusion romanesque est un précipice dans lequel tout lecteur avide peut glisser, elle est aussi la source à laquelle chacun peut puiser pour se réinventer. Reparcourant sans cesse, mentalement, le *Journal d'Anne Frank*, qu'elle connaît presque par cœur, l'espionne désarmée trouve la force de reprendre en main sa destinée. Et Catherine Mavrikakis de dire sa dette à l'égard de l'adolescente d'Amsterdam, à qui elle doit d'avoir découvert la puissance de l'écriture. ■ FL. B.

• L'ANNEXE, de Catherine Mavrikakis, Sabine Wespieser, 242 p., 20 €, numérique 13 €.